

# La petite lettre

---

51

*La prison. c'est nous.*

Entretenir le vide.

La pointe saillante du vertige.

Aller jusque-là.

Pas plus loin.

A l'endroit précis de l'étreinte inversée, si cruelle.

Endurer la douleur.

Entretenir ce manque, fabuleux, inspirant, corrosif et poignant.

Le laisser scrupuleusement dicter ses couleurs et la suite.

Et enfin : « S'ajuster. »

Digérer l'instant, sans pudeur, avec l'ardeur d'un affamé.

Ne plus être le reflet des doigts agrippés à ces fils barbelés.

Inventer ce moyen décisif et

..... S'en aller.

RubiLuce

*Mains*

Soucoupe vibrante.

Métal chantant.

Les doigts ne frappent pas,

Ils interprètent.

Alain LEGRAND

# *Je suis la vigne*

Je suis la vigne qui grimpe la pierre  
Je m'accroche et fais bonne figure  
J'ai élue domicile sur la rocaille d'un mur  
Et mon pied noueux à le tronc fier.

Que je sois dans un champ  
Ou contre un muret blanc  
Je fais peau neuve sous mes sarments  
J'ai des fils de fer pour amant.

Je suis la vigne qui se tortille  
L'arbre fruitier qui plaît en France  
Même si mon nom est celui d'une fille  
Mes siècles passés sont la référence

Tes mains se font douces  
Quand tu soulèves mes feuilles charnues  
Tu cherches la petite grappe qui pousse  
Celle que tu rêves de mettre à nu.

Mes lignes droites jusqu'à l'océan  
Ondulent dans le soleil couchant  
Je suis ta fierté, ton rêve éveillé  
Et la prunelle de tes yeux quand vient l'été.

Quand les orages courent dans l'horizon  
Tu fais les cents pas toute la nuit  
Tu me bichonne, guette le moindre ennui  
Et couvres mon corps de sermons.

Puis les vendanges se font  
Je m'allège, retrouves ma ligne  
Tu récoltes les raisins de ma vigne  
Pour faire naître un vin d'exception.

Dans le vent d'automne moqueur  
Mes feuilles se parent d'une rouge vermeille  
Un dernier feu d'artifice avant l'heure  
De l'hiver piquant où j'entre en sommeil.

Michèle VAILLEND

## *Mai lent colis*

C'est un matin gris.  
Le calme est la vie.  
Des oiseaux, le bruit,  
volent sur l'eau aussi.  
Sur l'eau qui rugit,  
flots gonflés et puis,  
vents et feuilles qui bruissent,  
des gouttes qui glissent.  
C'est un jour de pluie.

Pas jour de tristesse.  
Se parlent en échos,  
une joie assourdie,  
accords et justesse.  
Ton cœur raisonne gros.

Dans ton corps, unis,  
dehors et intime,  
battent ta poitrine,  
rythmés par ses mots.

En toute paresse,  
elle s'empare de toi,  
la mélancolie.

Premier jour de mai,  
lent colis fleuri,  
de brins de muguet,  
amène avec lui,  
tous et toutes tes  
espoirs et folies rêvés.

La mélancolie,  
liqueur douceuse,  
purifie ton cœur,  
de ton âme peureuse.  
Dessine les chemins,  
vers les lendemains.  
Se rappelle à toi,  
quel que soit le temps,  
l'hiver finira,  
viendra le printemps.

Aurélien GAIGÉ

*Lèvres*

La folie s'enterre sur mes lèvres  
Nécessaire envie d'un sentiment  
Inouï  
La folie s'imprime d'un enfer  
Nécessaire à ce paradis  
Enfoui

Le nécessaire est-il dispensable ?

LJB

Extrait de « ? (questions) »

Sur les eaux claires d'un ruisseau.  
J'ai commencé ma vie.  
Et c'est au fil des eaux.  
Que je l'ai poursuivi.

Au reflet gris de mes eaux.  
J'ai vu le visage tanné d'un pêcheur.  
Certains que ses voyages les plus beaux.  
Étaient ces instants de simple bonheur.

Au-dessus de mon lit de rivière,  
J'ai vu les ailes d'un vautour,  
Qui dessinait entre ciel et terre.  
L'esquisse d'un vol d'amour.

Quand le courant semblait s'accélérer.  
Je me suis tenu distant.  
Les cascades et les chutes agitées.  
Sont pour les cœurs malfaisantes

Sur des plages de blancs galets.  
J'ai vu des amants s'aimer.  
Certains que personnes ne saurait.  
La passion qui les unissait.

Dans des eaux sombres et profondes.  
J'ai vu des vies plonger.  
Pour fuir les peurs de ce monde.  
Et ne plus jamais remonter.

Et soudain j'entendis le chant des grillons.  
Qui chantaient sous le soleil du midi.  
Un chant sonnait comme un carillon.  
Pour me dire que le voyage est fini.

Et puis je vis impuissant son cours si large.  
Et je sentis ce goût d'eau salée.  
Je vis ma rivière tendre ses bras au large.  
Pour m'abandonner face à l'éternité.

Alain SERGENT

## Une bonne étoile

J'ai pu voir dans ses yeux scintiller la lumière,  
Celle toute particulière, qui rayonne nuit et jour.  
Et qui, quand on la croise, est de celles qui éclairent  
Et nous font miroiter les chemins de l'amour.  
J'ai senti dans sa main la douceur, la tendresse,  
Comme celle, étant enfant, qui m'endormait le soir,  
Dispersant mes tourments, juste par la caresse,  
Me faisant oublier que j'avais peur du noir.  
J'ai écouté ses mots, parsemés de silence,  
Chacun était unique et semblait apaisant,  
Le mélange de tous prônait la tolérance,  
J'ai pu m'en imprégner et c'est au fil du temps  
Que j'ai pu apprécier à sa juste valeur  
Le bonheur de l'avoir, comme une bonne étoile.  
Se reconnaîtra-t-elle ? Cette dame de cœur  
Aime à rester dans l'ombre, ce qui n'est pas banal !

à Jeannette ...

yAK

## Vers d'âtre

Le feu dans la ch'minée,  
La flamme semble s'éteindre ;  
L'âme en peine, les yeux cernés,  
Dans ses bras veut s'étreindre ...

À chaudes larmes vient d'pleurer,  
Ses bras n'veut pas quitter ;  
Retrouvailles pour de vrai,  
Amour, sincérité.

La flamme a disparu  
Mais la braise reste vive ;  
Une bûche bienvenue  
Et l'histoire se ravive...

Passionnément elle l'aime ;  
Lui, un peu ; prend son temps,  
La berce de poèmes,  
Pas Iseut et Tristan...

Passion mais pas fatale ;  
S'enflammer doucement ;  
N'veut pas lui faire de mal,  
Avance délicat'ment.

Le dernier vers la séduit ;  
Ses larmes elle a séché ;  
Une larme de liqueur puis  
C'est Éros et Psyché !

La flamme devient complice,  
Porteuse de chaleur ;  
Le feu comme artifice,  
Image de leur bonheur...

L'feu dans la cheminée,  
La flamme semble s'éteindre...  
L'âme en joie, les yeux cernés,  
Dans ses bras s'laisse étreindre...

Jean-Claude PICHEREAU

# Les Dents de Lanfon

Sont-elles bien d'ici, ou, sont-elles d'ailleurs,  
Une transposition, volée au grand canyon,  
Des terres harassées, écrasées de chaleur,  
Imposantes de brume et masse qui rayonne.

Nimbées d'austérité, elles content des mystères,  
Des secrets non élucidés, des terres western,  
Des siècles la poussière, amoncellement calcaire,  
Erigent, leurs immenses cairns, dans les airs.

Aux pieds de ces vigies, s'étire la plaine triviale,  
Protégée par leur parfaite immobilité minérale,  
Une parente âgée, amie, imposante de sagesse,  
Demeure à son chevet, énigmatique druidesse.

La main veut parcourir les contours des fêlures,  
Eprouver à leurs veines, les forces cicatricielles,  
Au corps de pesanteur, déposer ses blessures,  
Puiser une légèreté, une transcendance charnelle.

Mais le petit homme veut plus, les défier, gravir,  
Escalader, aller funambule danser sur les vires,  
S'éprouver au rocher, s'écarteler, devenir voltige,  
Plaqué au rocher, muscles bandés, vivre le vertige.

Avoir la tentation du vide, l'illusion de la contrôler,  
Trembler, un instant suivre la crête, et imaginer voler,  
Puis revenir, s'extirper de sa rêverie, de cet immense,  
Embrasser d'un dernier regard, saluer cette fulgurance.

Ignorer ce petit pincement, s'éloigner de l'immuable,  
Penser, pour faire un avec la roche, il suffisait d'un rien,  
Pour être composante de sa force, son énergie palpable,  
Mais si l'on peut la traverser, jamais on ne la retient.

Finir la randonnée, ramasser un petit caillou rouillé,  
S'imprégner de la lumière du lac, d'une fin de journée,  
Puis, quitter, laisser, redescendre de ce grand balcon,  
Je reviendrais, si je peux, au revoir mes chères Dent de LANFON.

Claire BALLANFAT

## *Résistance.*

S'arracher à la tombe, s'affranchir de toutes peurs  
Marcher dans la pénombre, en guettant les lueurs  
Avancer sur la piste, sans lever de poussière  
Et glisser dans la nuit, guidés par les lucioles  
Les premiers décolleront, et les autres derrière  
Dans un vol silencieux, par les crêtes sur les cols  
Embraseront la lune, éteinte pour un soir  
Ne laissant que des ombres, aux voleurs d'espoir

Hervé PORCELLINI

Comment lui dire, je ne peux non plus lui écrire  
Pourtant cet instant miraculeux où nous sommes vus  
A déclenché en moi un ouragan, une telle envie  
De nous rencontrer et prendre un temps et dire  
Combien ce choc, cette marée m'a bouleversé  
Un sentiment inconnu à ce jour m'a assouvi.  
Son regard, ses yeux en amandes m'ont conquis  
J'ai des tas de choses qui, en moi se bousculent  
Des mots gentils, caressants, choisis non ridicules.  
J'ai ressenti une évidente réciprocité chez elle  
Pourquoi a-t-elle disparu, si vite cette hirondelle  
Rapide, comme l'oiseau elle a dû regagner son nid.  
Je ne sais rien de son prénom, son avenir, envies  
Je vais souvent revenir à cette station, chaque jour  
Pour l'apercevoir et trouver le moyen de lui dire  
En attendant un sourire éclairant son doux portrait.  
Un déclic a sonné dans ce corps insatisfait.  
Elle est ancrée dans mon cœur par effraction  
Aussi on se doit quelques instants, d'explication  
De faire connaissance et apprendre nos passions  
Nos situations actuelles et nos pensées, nos raisons  
Les miennes sont saines et vraies, je ne peux lui dire  
Avoir une adresse et lui passer des doux messages ?  
Des tas de mots sont au bord de mes lèvres, à lire.  
Injustice de la vie qui titille les cœurs avec délice  
Je suis abattu mais prêt pour elle à tous sacrifices.  
Mon pouls se calme et retrouve sa sérénité, certitude  
Que cette vision n'est pas une aberration, une hébétude.  
Je suis rassuré de cette volonté, chose, incroyable vérité.  
Mais comment le lui dire en mots choisis sinon la retrouver.  
Entre espoir et déception j'ai fait mon choix, ce soir en rêver.  
Pour garder le fil d'Ariane qui nous lie, assurance et vérité.

Gérard MOQUET